

# Oublier les murs

---

**Thara Charland et Marie-Pascale Huglo**

En 2019, nous avons, de nouveau, tracé des lignes entre le territoire et l'écriture. Notre école d'été *Habiter le territoire* s'est déroulée en trois temps avec, comme premier jalon, la rencontre préparatoire du 1<sup>er</sup> mai, rencontre studieuse avec une liste de lectures, un programme d'activités, des consignes et surtout, le passage obligé des présentations à tour de rôle. Dans la salle de classe du huitième étage du pavillon Lionel-Groulx, ce jour-là, les étudiant.es ont pris le temps de se raconter un peu, de nommer ce qui, du territoire à habiter, leur donnait envie d'essayer, de lancer des signes comme on lance des ballons que d'autres attraperont. Dans cette petite pièce aux fenêtres étroites, une histoire brève, intensive, a commencé à prendre corps, une histoire de création littéraire, de séminaire, d'itinéraires partagés et de voix singulières.

Cette même salle de classe du huitième étage a été, pendant la semaine intensive du 13 au 18 mai (deuxième temps), notre point de ralliement, le lieu où nous nous sommes retrouvé.es, où nous avons rencontré des créatrices et des créateurs, où nous avons écrit, dessiné, fait du collage, projeté des images, des films, des photos. C'est là où nous avons lu à haute voix les textes écrits sur table, les avons mis à l'épreuve, où nous avons écouté, discuté, ri, et parfois nous avons eu peur.

Les tables de la salle C-8111 étaient disposées en rectangle, rien au milieu. Très vite, chacune et chacun ont établi leur territoire, instaurant, rien qu'en s'assoiant à telle place, une cartographie unique du lieu. Nous aurions préféré, Thara et moi, occuper une salle plus lumineuse, mais cela n'a pas été possible. Les fenêtres de la salle C-8111 donnent sur d'autres fenêtres identiques de l'autre côté d'une cour sèche, sorte de sas d'air entre les deux parties de la bâtisse en briques rouges qui, à partir du deuxième étage, se séparent et s'élèvent, en miroir, jusqu'au neuvième. La cour emmurée dans le béton et la brique de l'université a peut-être fait penser à la cour des Tombes, la prison où Bartleby se laisse mourir « recroquevillé au pied du mur, couché sur le flanc, les genoux relevés et la tête reposant sur les pierres froides ». Melville peut-être aura rôdé par là, mais il n'aura pas été le seul et, depuis les fenêtres de la salle C-8111, nous avons, la plupart du temps, oublié les murs pour aller voir ailleurs, en écrivant et en déambulant. Nous avons, cette semaine-là, beaucoup circulé.

### **Atelier 1 : LA DENSITÉ DU LIEU**

C'est un coin d'un salon familial qui se multiplie et se métamorphose sous nos yeux. Selon les époques, c'est une maison victorienne, un paysage préhistorique ou un décor postapocalyptique. Dans la pénombre de la salle de classe, nous découvrons ensemble le projet bédéistique de Richard McGuire, *Here*. À partir de là, nous réfléchissons à la densité du lieu et nous tenterons de déplier toutes les couches qui composent l'espace où nous vivons. Chacun.e d'entre nous avons choisi un endroit où nous avons habité, un lieu significatif, un lieu que nous avons traversé et qui nous a traversé. Il faudra s'y promener, explorer ce qui s'y est accumulé à travers les années, s'intéresser à ce que le temps a fini par sédimenter.

### **Atelier 2 et 5 : FRONTIÈRES ET CONFLITS DES LIEUX — DÉAMBULATION POÉTIQUE**

Nous nous retrouvons le lendemain sous la pluie au parc Lhasa-De Sela, sorte d'enclave de verdure prise entre l'échangeur Van Horne et la rue Saint-Urbain. C'est depuis ce lieu improbable que nous encourage Félix à déambuler dans la ville à la recherche d'inspiration poétique. Nous aboutissons rapidement au jardin du Crépuscule, terrain désaffecté où d'étranges sculptures nous accueillent, puis nous nous glissons au travers des trous ménagés dans une clôture métallique pour enjamber les tracks de chemin de fer. De l'autre côté, nous longeons la piste cyclable inondée, la boue colle à nos souliers tandis que nous scrutons les cours arrière des magasins de ferrailles. Notre groupe

se disperse, nous nous éparpillons dans différentes directions comme une volée de moineaux. En fin d'après-midi, pluie battante mêlée de grêle.

De retour à la maison, il faudra déchiffrer les mots baveux que nous avons couchés sur les pages de nos cahiers. Nous les retranscrivons au propre, les garderons au sec, deux jours plus tard nous apporterons nos notes en classe. Nous préférons travailler sans musique, nous apprendrons à tout chambouler, tout transformer. Nous oublierons les bruits de moteurs, la canette de jus prise dans les fils barbelés, «Lost Cat Lola»... Ne restera que ce que nous aurons écrit.

### **Atelier 3: RATER LE LIEU**

Comment habiter la douleur amoureuse? La question que pose Catherine résonne curieusement dans la salle de classe aux fenêtres étroites. Nous ne savons pas quoi répondre et le silence s'installe. Alors que chez Sophie Calle dont nous parle Catherine, c'est le lieu de la blessure et de la déception qui est trituré, dans l'exercice dont nous découvrons les règles, il s'agit d'investir le territoire amoureux de notre université. Comment penser ces couloirs et ces salles de classe non pas comme un lieu de savoir, mais comme le théâtre de rencontres? Bibliothèques, cafétéria, amphithéâtres et espaces verts seront ainsi le décor de nos vies amoureuses inventées.

### **Atelier 4: ÉCRITURE POÉTIQUE, RÉSILIENCE ET TERRITOIRE**

Marie-Andrée nous demande de nous lever et de former un cercle au milieu de la classe, entre les bureaux, là où personne ne va habituellement. Nous obéissons avec hésitation, gênés soudainement de nos corps qui sont si rarement convoqués dans le contexte universitaire. Réuni.es au centre du local, nous avons un peu l'impression d'être à la petite école et d'attendre le début du jeu. Marie-Andrée veut nous faire sortir de l'intellectuel, nous amener là où l'instinct poétique reprend le dessus. C'est à partir de menus détails et de certains souvenirs que nous construirons nos vers: une chanson d'enfance, une expression familiale, une publicité télévisuelle, quelque chose de beau que nous avons vu aujourd'hui.

### **Atelier 6: PAS D'INVENTION SANS INVENTAIRE — VERTIGES D'UN TERRITOIRE À NOMMER**

Comment, demande Marie-Hélène, rendre compte de la ruralité avec justesse, sans magnifier? Comment nommer le territoire de l'enfance?

Nous avons fait nos devoirs. Nous avons préparé un inventaire de dix noms de lieux reliés à notre territoire personnel. Après la pause, nous sortons nos listes, commençons à écrire en silence, bâtons, chiffres, lettres... Marie-Hélène se lève, elle passe dans les rangs. Discussions à voix basse, les mots sur la page se déplacent, contraintes, rimes, échos secrets. Marie-Hélène nous a bien prévenus et nous n’y couperons pas : le vertige s’en vient...